

À Sabine, Stéphane, Laurent, Stone, Hervé,
Diallo, Lansana, Sylla, Moussa, Sidiki, Dioubaté,
Drame, Bary, Alphonse et au père Étienne,
Stephen, Peter, Laurent, Laurent, Jean-Christophe,
Olivier, Jeremiah, Myriam et les autres.

Stephane de Boysson

Nouvelles de Guinée

1997-2019

Barifer

Introduction

1996. J'ai 30 ans. Célibataire, je suis fonctionnaire dans l'Ain, dédié à l'artisanat. Le soir, j'écoute mon ami Jacques Brel :

« Je m'appelle Zangra et je suis lieutenant
Au fort de Belonzio qui domine la plaine
D'où l'ennemi viendra qui me fera héros
En attendant ce jour, je m'ennuie quelquefois. »

Moi aussi. L'idée de finir mes jours à Bourg-en-Bresse m'inquiète un peu. Je me souviens d'être né en Afrique, d'un père égyptien et pétrolier. J'ai peu de souvenirs du Gabon, du Congo ou du Cameroun : un masque dans le salon, des défenses d'éléphant. Papa cultivait peu son passé exotique. Comment l'idée germe-t-elle en moi ? Je l'ignore, mais elle grandit. J'écoute Pierre raconter ses souvenirs de coopération ivoirienne. Le service militaire est révolu, le volontariat est né, un statut ouvert à tous. La pousse prend forme. Je m'informe et réponds à une annonce du CIDR qui recherche des spécialistes du microcrédit. Ils retiennent ma candidature pour un stage de plusieurs semaines. La piste malgache avorte : ce sera l'AFVP et la Guinée. Les événements se bousculent : je démissionne, distribue mon électroménager, rapatrie petit mobilier, bibliothèque et garde-robe hivernale chez mes parents. Je pars.

Adieu, vieille Europe.

Dès mon arrivée, je vais tenir un *Journal* fidèlement
durant un an. Le voici.

1 – Septembre – Le grand départ

Le 15 septembre 1996 : 17 heures, heure locale

Arrivée à 17 heures GMT à Conakry, ou retour, je ne sais déjà plus. Retour dans la chaleur et la moiteur tropicales. Une arrivée de jour pour une fois, une arrivée plus douce, incomparablement plus *soft* que les précédentes. Première résolution : ne plus jamais atterrir de nuit. Éviter, penser à éviter, les arrivées de nuit : 1992 en Croatie, 1993 au Liban, ou en juin dernier, ici même.

Une phrase passablement confuse, soyez indulgent, j'atterris juste... Le décalage n'est pas horaire, mais culturel. Je suis venu une première fois en juin pour un tuilage de quinze jours, l'occasion de rencontrer mes prédécesseurs. Un voyage court, mais marquant. J'en ai pris plein la gueule : chaleur, misère, ONG en crise, impression de solitude, des masses d'informations passablement différentes de celles recueillies lors de mes rendez-vous de recrutement à Nantes. C'est, semble-t-il, la règle du jeu. Je suis le cinquième coopérant à me présenter à Kindia sur ce poste, au moment où le conseil général réfléchit sur un plan, discret, de retrait. Il préférerait concentrer ses fonds sur des régions plus prometteuses, plus utiles, économiquement parlant, le Maghreb ou l'Asie. Le dossier a été retiré de l'ONG initiale,

Loire-Atlantique Coopération, pour être confié à une structure nouvelle – Guinée 44 – à l’avenir incertain. J’ai été chargé de réduire la taille des équipes et de proposer des pistes d’avenir. Des consultants professionnels nous aideront à cogiter...

De jour, tout est différent : le douanier paraît souriant, le soldat est plus avenant, la foule moins sombre. Certes, la misère est plus visible, mais l’œil dispose de points de repère, la cité est mesurable, l’horizon réconfortant. Des enfants jouent.

De nuit, le visiteur ne trouvera rien pour freiner son plongeon, sa chute... L’arrivant est d’entrée aspiré, avalé, déstabilisé. Pauvre petit Blanc déjà amoindri par la fatigue du voyage, ankylosé par l’exiguïté de la classe touristique. Il s’éveille, s’extirpe de son fauteuil. Inquiet, il regroupe ses bagages. Il change de vie. Deux ans à tirer. Il s’engage dans le couloir central porté par un flot de passagers avides de retrouver familles, travail ou patrie. Pas de touristes en Guinée. Désorienté, il esquisse un sourire en réponse aux adieux standardisés de l’équipage, aligné en rang d’oignons, pressé de retrouver son hôtel aseptisé. Quelques pas encore, il s’est à peine extrait du douillet cocon de la cabine, que le voici subitement écrasé par une bouffée de chaleur compacte, d’humidité concentrée et palpable. Choc thermique. L’accouchement est violent. Les secousses vont aller en s’accélégrant. Car, l’attente commence, il est seul, hagard, debout dans un couloir à la lumière blafarde. Voici, en rafale, le douanier, l’armée, un commissaire, les contrôles,

sous l'œil distant du Général¹ (son portrait majestueux trône à l'entrée de l'aérogare). Enfin, la délivrance, les visages attendus, l'embarquement et la traversée rapide de la ville dans la nuit.

Aujourd'hui, rien de cela : je suis en terrain connu. Pourtant, j'ai vécu ma première confrontation avec le racket légal. Pour un tampon oublié par Air France sur mon ticket de bagage, le douanier – *affecté à ce très profitable contrôle*² – a refusé de me laisser prendre l'un de mes sacs. Une longue discussion qui finit évidemment par un « on peut s'arranger » : cent francs (français) pour lui et autant pour son collègue. Je refuse, bien entendu. Il reconnaît l'erreur d'Air France, mais campe sur sa loi : « Impossible de passer outre. » J'invoque la coopération, mes faibles moyens. Il me renvoie à sa loi, on discute. Bien sûr, Air France n'est plus là : nos vaillants personnels navigants se prélassent dans leur hôtel, probablement déjà dans la piscine. Leurs bagages sont passés depuis une éternité. Ils les conservent en cabine... pas fols les volants ! Je suis seul, quel peut être le tarif actuel d'un douanier ? *Son seuil de vénalité ? Inutile d'appeler son supérieur, les prix vont en croissant.* Voici un thème qu'aurait dû traiter notre (trop courte) formation au départ. Ils sont deux, j'ai donc besoin de deux billets. Par chance, j'en possède deux, un de 50 et un de 20. De guerre lasse, je les

¹ Et président de la République.

² Les incises en italique correspondent à des rajouts postérieurs à la rédaction du *Journal*.

propose, le moins gradé accepte. Le petit chef râle. Nous évoquons Kindia et sa campagne. Il finira par accepter – *un comble, je dois le supplier d'accepter* – et me facilitera le passage devant la « véritable » douane.

Petit grade, petit racket, bienvenue en Guinée. J'étais fatigué et naïf. *Je ne déboursrai plus jamais une telle somme.* Pressé de sortir de cette boîte sombre, de retrouver mon beau 4 x 4. Une proie toute désignée pour ces vaillants gabelous.

Je suis accueilli par mes camarades Stéphane et Sabine et notre chauffeur Moussa. Nous rentrons à la maison. Deux heures de route par le Goudron guinéen, ses inévitables accidents (*trois ce jour-là*), son lot de crevaisons signalées par de discrètes touffes d'herbe posées sur la route. Notez que l'État, soucieux de notre sécurité, impose depuis peu l'acquisition de deux triangles de signalisation par voiture, une aubaine pour quelques importateurs, mais surtout pour les différentes forces armées. Je dois penser à nous en procurer. Arrivée vers 21 heures, la maison est éclairée, l'électricité est là : la Sogel, l'EDF local, nous dispense largement ses bienfaits. Installation.

J'ai bien conscience que cette introduction est un peu sombre, mais j'étais vexé de m'être aussi aisément laissé escroquer, comme un bleu. Le Goudron est la route guinéenne, la seule alors à avoir été regoudronnée (depuis l'Indépendance), qui serpentait alors de Kindia à Mamou, du beau bitume. Le réseau s'est ensuite légèrement développé vers le nord, puis

vers la Guinée forestière, pour finalement se perdre dans les fâcheries politiques...

Samedi 16 septembre : nous inaugurons

Journée marathon : la Kiam (Kindianaise d'aménagement, une ONG locale issue de l'Apek³, financée par Guinée 44 et « assistée » par Sabine) inaugure rien de moins qu'une fontaine, deux ponts et deux écoles primaires.

Le rendez-vous est fixé à 9 heures au restaurant du village d'entreprise Apek de Foulaya, *notre « éléphant blanc⁴ » à nous*. Nous rejoignons les

³ L'Agence pour la Promotion Économique de Kindia est l'ONG créée et financée par le département de Loire-Atlantique. Elle se décompose entre l'Apek Finances (formation et micro crédit) que je supervise, l'Apek Agriculture, suivie par Stéphane M. et la Kiam à laquelle est affectée Sabine. L'ensemble emploie alors une trentaine de salariés.

Nous sommes tous trois mis à disposition de Guinée 44 par l'AFVP, l'Association Française des Volontaires du Progrès. Le bras armé et *low cost* de la coopération française. Nous avons signé un contrat de volontaire (bénévole) de deux ans.

⁴ Un « éléphant blanc » est une réalisation d'envergure et prestigieuse, financée par la coopération, souvent inutile et dont l'exploitation ou le simple entretien s'est avérée être un fardeau financier... et dont ne subsiste, le plus souvent, qu'une coquille vide.

représentants des « bailleurs de fonds » : Unicef et CFD⁵, puis arrivent par ordre hiérarchique le maire, le préfet, le gouverneur et les représentants de deux ministères (les secrétaires d'État en lieu et place de leurs excellences) concernés, l'Éducation Pré-Universitaire et Technique et le Plan et la Coopération Internationale⁶.

J'aime ces fonctionnaires... Imaginez une flopée de 4 x 4 rutilants, un rassemblement de grands boubous au centre, une volière de petits boubous, d'uniformes fanés et de chauffeurs au regard absent autour... Ces messieurs connaissent la musique : l'inauguration constitue leur principale activité, avec la pose de première pierre et la célébration des fêtes nationales. Appréciez les intitulés : l'Éducation Pré-Universitaire (comme tous bons hauts fonctionnaires, ils collectionnent les majuscules), c'est le ministère qui, j'imagine, va du primaire au secondaire... seulement, ledit ministre, probablement vexé de ne pouvoir inaugurer des universités, tient à promettre à ses

⁵ La coopération française est représentée par deux institutions, partenaires mais rivales. La Caisse française de développement (CFD, la « Caisse ») est le levier financier, elle tient les fonds. La Mission française de coopération (la « Mission ») organise l'appui technique à l'aide de ses « assistants ». Les deux sont placés sous l'autorité de l'ambassadeur, mais aussi du ministre de la Coopération, lui-même dépendant du ministre des Affaires étrangères. Pas simple.

⁶ Veuillez respecter les majuscules.

élèves un avenir radieux et quasi universitaire, vision optimiste pour un pays classé lanterne rouge mondiale à l'indice du développement humain⁷. Ministère du Plan et de la Coopération Internationale : le « plan » est connu, il consiste à soutirer un maximum de fric aux riches, c'est de bonne guerre.

Un mot sur les ouvrages. Le pont manquait, le précédent s'était effondré et tout un quartier, coupé du centre-ville, était tenu de faire un long détour pour rejoindre la place du marché. Une fontaine, c'est une source aménagée. En l'absence de puits, nous remplissons nos bidons dans des sources naturelles et alimentées toute l'année. C'est charmant, mais les enfants s'y lavent, les animaux y boivent et l'eau se trouble. Les analyses de l'Apek (notre ONG à nous) sont sans appel : l'eau est rapidement impropre à la consommation. Alors, nous bétonnons. Un réservoir, un bassin, une évacuation de l'eau usagée. Les écoles sont des établissements primaires, à deux classes, livrées équipées du mobilier, destinés à des quartiers isolés. L'État guinéen s'est engagé à y affecter des instituteurs.

⁷ L'IDH est un indice statistique composite, créé par le Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD) en 1990 pour évaluer et comparer le niveau de développement humain des pays. Il prend en compte le PIB par habitant, l'espérance de vie à la naissance et le niveau d'éducation.

Nous entamons une course contre la montre, avec en première rafale la fontaine et les ponts. Nous sommes royalement accueillis par les CRD (information prise, ce sont les villageois du Comité Rural de Développement, l'intercommunalité locale). Le défilé débute, avec en avant-garde les enfants en uniforme, puis les femmes en boubous assortis chantant et dansant. Les musiciens et les sages (les vieux) clôturent la procession. Le président, ou le sous-préfet de ladite CRD, présente sa structure. La trame du discours est immuable, *elle doit remonter à mon sens aux cercles coloniaux, la période révolutionnaire n'a rien arrangé* : année de création, population, superficie et voisins, remerciements généraux, les mérites du plan, du développement, de la coopération (un mot qui, ici, n'évoque pas de sombres années) internationale, la participation de la population laborieuse, le tout sous la direction du père de la III^e République, Son Excellence le Général Président Lansana Conté. Applaudissements. On ne badine pas avec le protocole. Un mot sur la participation laborieuse : la mode est à la prise en charge par la population d'une partie des investissements. Les villageois ont ainsi rassemblé les agrégats nécessaires à l'ouvrage (sable, pierre) : c'est une forme moderne, mais très atténuée, de l' ancestrale corvée.

Deuxième rafale : les deux écoles. Ici, nous sommes accueillis par tout un district, les femmes en boubous aux couleurs des quartiers, les enfants, l'armée. Nous sommes confortablement installés (sur des fauteuils de salon, les grands VIP ont droit à des canapés) sur

une tribune couverte (des bambous entrecroisés de palmes) pavoisée aux couleurs du PUP (Parti pour l'Unité et du Progrès) et de son président (le fameux général), sur fond de drapeaux tricolores (vert, jaune, rouge). Chanteurs, danseurs, acrobates et griots s'avancent. Chaque officiel remercie en offrant quelques billets aux musiciens. Plus on les paie, plus, paraît-il, ils jouent. C'est juste. Pour les griots, c'est l'inverse ! Un porte-voix à la main, ils interpellent une personnalité, chantent, brocardent, la foule rit de bon cœur, *en langue vernaculaire, autant dire incompréhensible pour nous*. Le préfet doit payer pour être épargné. Nous payons, un peu, quelle fête, fatigue, sono très forte et saturée, soleil, poussière partout, soif, déhanchements des danseurs et danseuses. Des jeunes filles ont ouvert le bal, des chanteurs se relaient au micro, les hommes leur succèdent sur la piste, puis à la surprise de mes voisins, les vieux s'avancent... Une très grande fête !

Le maître de cérémonie, un administrateur de la Kiam, prend enfin la parole. C'est l'heure des discours, une demi-douzaine par école, mi-soussou mi-français. La forme est intangible : présentation des VIP, ministres, gouverneur, préfet, député, maires, bailleurs de fonds, Unicef, CFD et LAC (c'est le petit moment de gloire des deux Stéphane), l'honorable assemblée (le bas peuple), rappel des plans de la III^e République, développement harmonieux de la société et de l'économie, appel au progrès social, à l'éducation, à la mort de l'obscurantisme, le mal du siècle ! – *Voltaire, entends-tu ?* – à l'accès au savoir et aux savoir-faire, rappels des objectifs et des

résultats chiffrés, présentation des nouveaux besoins – *c'est pour les Blancs ! Vous entendez ?* – et vive la coopération, le plan et le président. Ce mélange harmonieux de langue de bois et de réelle bonne volonté de développement s'exprime dans un français scolaire souvent parfait, fleuri, poli, travaillé, ouvrage même par quelque obscur universitaire de service, avec en rengaine ce sempiternel appel à l'autopromotion des villageois et de leur encadrement local. *En gros : démerdez-vous...*

Les bailleurs de fonds remercient, souhaitent une bonne continuation aux travaux et rappellent l'engagement pris par les villageois à prendre en charge l'entretien des écoles. Enfin... nous nous précipitons vers le buffet. Une cinquantaine de VIP se présentent, dont les ONG locales (Médecins du monde et ACT⁸), autour d'une table. La première phase de dégustation est simple, nous nous restaurons directement dans les plats, à la main. Je partage mon plat avec un haut fonctionnaire conakrien du plan, reconnaissable à la qualité du costume et à son accoutumance à la climatisation. La seconde sera plus formelle, avec des porcelaines chinoises et des couverts. Les mets sont abondants, une chance, car une cinquantaine de notables locaux se joignent à nous (CRD, policiers, femmes de la préfecture et des droits de la femme). Ils s'attribuent quelques plats, et

⁸ ACT : ONG belge, très présente autour de Kindia.

repartiront d'ailleurs, pour certains, avec des boulettes de riz...

J'ai omis l'invitation au petit déjeuner du gouverneur, à 10 heures – *c'est un épais satrape, un très haut fonctionnaire au rang de ministre qui vit tapi dans son gouvernement* – une gâterie offerte à une dizaine d'*happy-fews*. C'est la coutume, le plus haut personnage se doit d'inviter les étrangers dans sa maison, merveille de l'hospitalité traditionnelle, *l'occasion ne se représentera pas !*

Ensuite, le préfet, un énergique et ambitieux jeune homme mince, sanglé dans son impeccable costume noir, nous fera visiter une grotte naturelle à 15 kilomètres de Kindia. Un site qui aurait abrité les derniers résistants aux colons blancs... Jadis... Ce haut lieu historique est un site à inscrire d'urgence au patrimoine local, un site qu'il souhaiterait développer... Avis aux bailleurs. *Nous en prenons pour notre grade, bailleurs de fonds, certes, mais aussi héritiers de colons ! Si vous pouviez encore payer pour que nous daignions oublier vos turpitudes passées. L'homme est ambitieux et les relations officielles franco-guinéennes ne brillent pas, alors, par leur cordialité.*

Le repas principal est festif : toufou, poulets à volonté, mouton, lait caillé, jus (un terme générique pour Coca, Fanta et autres sodas), eau de source (bouteille plastique locale). La cuisine a été supervisée par nos deux Diallo, notre cuisinier et celui de Stephen (un forestier VED, volontaire européen allemand). L'organisation est parfaite.

Nous déplorons juste deux petits ratés. Le premier est amusant et sans conséquences : chargé de tuer deux moutons, le frère de Farouk (le directeur d'Apek Agriculture) a été un peu rapide en besogne et les a découpés. Notre Diallo a dû alors les recoudre pour les rendre présentables. Le second est d'ordre diplomatique. Nous sommes soumis au fait du prince : le gouverneur et le préfet nous ont quittés à 15 heures 30 en sortant de table. Après avoir fait mine de regagner leur place dans la tribune, ils sont montés dans leurs véhicules, toute la cour a suivi. Nous les avons rattrapés au gouvernorat. Trop tard, le maître était rentré dans ses appartements : je n'ai pas pu avoir le rendez-vous prévu pour ma présentation. *Avec le recul, je peux comprendre que ce presque ministre n'ait pas de temps à perdre avec ce tout jeune et tout petit coopérant.*

Fin d'une journée cinq fois historique. Je suis de retour, depuis moins d'une demi-heure, après avoir déposé nos douze femmes. Nous étions partis en voiture à trois, pour arriver à la dernière école à quinze. Les Stéphane, Habiba la voisine (à deux mois de son sixième accouchement, elle a vaillamment supporté les discours, les deux heures de pistes défoncées, la chaleur), un photographe et onze mamas en boubou qui n'ont cessé de papoter en soussou tout au long de la route. Habiba s'est déclarée surprise par notre sollicitude : les femmes peuvent marcher. Elle nous a raconté qu'elle avait assisté, il y a quelques années – elle était alors scolarisée – à l'accouchement d'une femme ivoirienne, seule, sur le bord de la route. Quelques

femmes l'avaient cachée de leurs boubous, puis Habiba avait été quérir une sœur à la mission voisine. Pas de traces du mari, absent. Il ne peut de toute façon approcher d'un enfantement. Cette affaire est strictement féminine.

Nous possédons un Land-cruiser couleur sable. Un utilitaire, qui n'a rien à voir avec les 4 x 4 climatisés de salon des diplomates et hauts fonctionnaires. Un châssis long, tôle, type station wagon. Le modèle porte avec superbe ses 2 mètres de hauteur. J'aime ses lignes tendues au dessin néo-classique. Il équipe, en surbaissé, la plupart des dépanneurs parisiens. Le nôtre est doté de deux portières à l'avant et de deux sièges, pour trois personnes. Lesdits sièges basculent en avant pour laisser un passage vers l'habitacle arrière, qui est aussi accessible par deux portes arrière. Une magnifique bête de travail. Le moteur affiche 3,5 litres de cylindrée. Le monstre tient un bon 110 kilomètres à l'heure sur le Goudron, mais surtout passe partout. C'est un costaud, un dur au mal, qui porte avec aisance ses cinq longues années de bons et loyaux services. Le volontaire, comme tout intérimaire, n'est pas tendre avec le matériel. La tôle est marquée, mais le moteur tient. Nous sommes l'une des rares ONG à rouler discrètement, sans marquer nos tôles à nos couleurs. Seules nos plaques minéralogiques bleues signalent notre précieux statut d'étrangers.

Un mot sur cette expression nouvelle (pour moi) appelée à un grand succès : le bailleur de fonds. C'est un mythe local, une corne d'abondance. Trop

largement ouverte, elle en bâille... C'est inépuisable mais lointain. C'est mystérieux et malheureusement cela vit retranché à Conakry. C'est une chasse gardée des grands fonctionnaires. Dommage. Si Guinée 44 n'est qu'un tout petit bailleur, il a le mérite d'être là.

Une autre histoire, racontée hier soir à la veillée. Il était sérieux, apprécié depuis des années. Elle était stagiaire, arrivait de Belgique, pour l'été. Le père du premier venait de se faire voler ses poules la nuit précédente, dans la concession d'en face. Le père de la jeune fille avait très mal pris son départ. Il faisait nuit, il était tard. Il n'attendait plus personne. Elle arrivait de Belgique, elle était sortie dans la rue. Il a eu peur. Il l'a tuée. Il était gardien de la concession. Son vieux fusil n'aurait jamais dû être chargé. Sa pétoire n'avait, en théorie, pas de cartouches. Il est en prison.

Bienvenue en Guinée, merci les copains, pour vos belles histoires.

Note : Penser pour mon prochain passage à l'aéroport, si j'ai maille à partir avec un douanier, à appeler, ou à faire appeler, Fofana, un commissaire de l'air, supposé honnête. *Honnête ou plutôt bien disposé à aider un gars de l'Apek, car probablement cousin d'un de nos cadres.*

Samedi soir : Arrivée annoncée de cinq VP. Les trois premiers sont dans les temps. Les deux autres (Olivier et Chantal) ont trois heures de retard sur l'horaire prévu. Jeremiah et Denis s'apprêtent à partir à leur rencontre quand ils les croisent dans Kindia. Chantal a tapé de la roue avant droite le parapet d'un

pont, crevaison, réparation... La réparation d'un pneu coûte 1 000 francs guinéens dans la rue. Un franc français se change contre 180 francs locaux à la banque (taux officiel d'une devise non convertible par ailleurs), mais contre 200 dans la rue. Les crevaisons sont quotidiennes et les réparateurs nombreux. Le clou ! Patron !

Dimanche 17 septembre : la scierie Tapeau

M. Tapeau l'a créée, selon la légende, dans les années 1960. Il est décédé il y a deux ans. L'exploitation tourne au ralenti, par les soins de sa femme guinéenne et de son beau-frère. Dès l'arrivée, l'atmosphère est imprégnée d'un surnaturel diffus. Le visiteur a l'impression de découvrir un site perdu, oublié et donc tenu à l'écart du passage du temps, du progrès. Hélas, il n'a pas pour autant été épargné par l'obsolescence. Les locaux évoquent une colonisation héroïque. Tout est d'époque : les baraquements en bois, les machines sont rouillées et d'une désuétude consommée. Des enfants jouent. La maison est ouverte à tous vents. Elle a été bâtie directement au bout de la piste. Un cul-de-sac. La concession comprend trois ou quatre cases accueillantes et une belle construction centrale : un travail de charpentier, chevillé, assemblé selon les règles de l'art, adapté par M. T. au climat. Les murs sont symboliques, la porte absente. On pénètre directement dans un patio où trône un gigantesque réfrigérateur éteint. Autour, gît, ou règne, va savoir, la scierie : la ligne de coupe, le hangar aux lames, l'affûteuse, les tracteurs et,

éparpillé, du bois. Las, les années ont passé. Le temps passe, le temps joue, le temps use. L'acier le mieux trempé rouille. L'entropie est sans pitié. Les deux tracteurs, qui de loin faisaient encore illusion, sont bien morts, leurs entrailles béantes. Leurs yeux éteints implorent une paix définitive. N'enterre-t-on donc pas les tracteurs ? Des outils gisent épars au milieu de cales et de planches de bois. Du bois pourri jonche la clairière. Même le bois meurt ici... Du fil électrique est répandu par rouleaux. Le silence surprend. L'oreille recherche le son. Dans mes souvenirs, une scierie crie. Une scierie débite. Hurle. Pas celle-là. Faute de gazole, *dixit* notre hôte. Refuse-t-il donc de voir la vérité ?

Le frère, ravi de notre passage et fier de son bien, me fait l'honneur de la visite. Mon guide parle, parle et parle. Les bûcherons partent couper, à la hache, les arbres dans un rayon de deux heures de tracteur. Ils préservent la forêt locale, que M. T. a sanctuarisée sur 2 kilomètres. Puis, le tracteur rapporte la grume, qui appartient à l'État. Le scieur paie une taxe à l'État et aux Eaux et Forêts, négociée à l'année, au forfait. Le prix varie avec l'espèce, du lingué⁹ (le bois rouge de nos meubles, un bois lourd), le plus

⁹ Lingué ou linké : *Afzelia africana*, famille des *Fabaceae*, bois dur aux teintes orangées, plus ou moins foncées et au veinage très serré. Il est particulièrement apprécié par les menuisiers, sculpteurs et forgerons. On le trouve dans les zones de forêt sèches, à la limite de la savane. Il peut atteindre 35 mètres.

beau, à l'acajou¹⁰, moins prisé, mais aussi du bois blanc, réservé aux coffrages. Il sera débité sur place, puis emporté vers Kindia ou Conakry, par camion, si la pluie ne coupe pas la route. Mais, que se passera-t-il quand tout sera coupé ? La réponse est immédiate : « Nous partirons. » En effet, autrefois, la scierie s'ébranlait, tous les vingt ans. L'ensemble se démontait aisément. On descelle les rails, pour les reposer plus loin. La scie se déplace sur des rails, alors que la grume est fixée au sol.

Ô belle scie ? À quand remonte ton dernier voyage ? Je crains que ta vie de nomade ne s'achève ici, définitivement sédentarisée. Triste fin.

Le site est majestueux. Évitez néanmoins de vous approcher du village ou de courir. Les deux actions attirent irrésistiblement une nuée de mouches. La scierie dort, sous les arbres immenses, des fromagers aux fûts droits et arrogants. *J'apprendrai plus tard que ce bois blanc ne vaut rien, tendre, il est tout juste bon à tailler des tabourets*, d'autres espèces aux troncs noueux paraissent plus tourmentées. La faune se cache, des grenouilles croassent, des oiseaux

¹⁰ Acajou d'Afrique : le *Khaya ivorensis* A. Chev., de la famille des *Méliacées*, fournit un bois de couleur rose pâle ou rouge, utilisé en ébénisterie, lutherie, marqueterie et modélisme. Sa teinte est homogène, son grain fin, sa dureté moyenne. Il abonde dans la forêt sempervirente (toujours verte), le long des cours d'eau. Les plus grands atteignent 60 mètres de hauteur. La variété est menacée par sa surexploitation.

tropicaux jacassent, des sénégalis – *un terme générique pour tout petit oiseau de couleur* – rouge flamboyant ou jaune pimpant virevoltent, entre deux passages sur la route où ils piquent s’abreuver dans les fossés. L’eau ne manque pourtant pas en cette saison. Ils s’ébrouent avant de redécoller, nous laissent admirer quelques rapides battements d’aile puis, sur un dernier virage sur l’aile, fusent vers les arbustes les plus proches.

Lundi 18 septembre : plus d’eau, téléphone coupé, déjà la routine

Kindia est une ville de cent mille habitants, ce chiffre paraît élevé pour l’agglomération et intègre probablement les communes voisines. N’allez pas imaginer une préfecture européenne. La ville est située au carrefour entre le Goudron et des pistes qui rayonnent au nord et au sud. Préfecture de la région côtière, nous hébergeons un gouverneur, un préfet, un camp militaire et les administrations régionales et départementales. La ville s’enroule autour du mont Gangan, qui domine de ses 1 000 mètres d’altitude la plaine côtière. Kindia, c’est tout petit. Seule la rue centrale et la grande place, avec ses quelques échoppes, conservent une physionomie urbaine traditionnelle, une succession d’immeubles d’un étage et d’anciens comptoirs. La Bicigui, la BNP locale, dispose du seul bâtiment moderne. Le reste est constitué d’alignements à perte de vue de

concessions fermées¹¹, puis, plus loin, de cases, encore des cases et leurs poules en liberté. Pas de rues, mais des pistes tortueuses et plus ou moins défoncées serpentant entre des parcelles de bas-fonds cultivés et des ponts effondrés. Les monuments publics, mairie, gouvernorat, salle des fêtes, stades, écoles et casernes sont sans âge. Carreaux cassés, murs uniformément beiges et sales, bureaux vides. Des slogans oubliés ornent quelques façades. On n'a manifestement plus construit, ni même entretenu, depuis des lustres. La voie ferrée est désaffectée. La gare est squattée. Pas d'industrie, mais des menuisiers, des fondeurs et des commerçants à tabliers au coin des rues (cigarettes, alimentation, allumettes, produits d'hygiène, piles et ampoules chinois), des réparateurs de motocyclettes, des vulcanisateurs (réparateurs de pneus et chambres à air) installés avec leurs outils sur le bas-côté, vaguement abrités par une tôle percée et c'est tout. La restauration est représentée par une poignée de gargotes et des bars en ville. Une boîte de nuit rassemble les fêtards fortunés le soir. Deux hôtels sortent du lot : le premier est tenu à l'entrée de ville par un Toulousain, le second, proche de la rocade, appartient à des Libanais. Un mot au passage sur notre voie rapide. Kindia possède sa rocade destinée, j'imagine, à fluidifier une circulation, pourtant des plus fluides. Elle contourne la ville avec élégance

¹¹ C'est à dire closes de hauts mur en béton gris, souvent garnis, sur leur faîte, de tessons de verre. Le portail métallique est toujours fermé.

pour finir par se jeter, le terme n'est pas trop fort, sur le Goudron à l'est de la ville. L'argent a manifestement manqué pour les derniers hectomètres, elle s'achève donc par un crochet à angle droit surprenant et dangereux.

La communauté expatriée se blottit près du Goudron. Je compte une concession pour MDM¹² (avec de deux à quatre volontaires en missions plus ou moins longues), trois pour autant de couples de l'ACT, une pour nos deux amis forestiers¹³, une autre pour un électricien associé aux travaux de Garafiri et nous. Nous logeons à Catia, un quartier au nord de la ville, situé à dix minutes en voiture du centre-ville. Il est plus calme et moins poussiéreux. Nous jouissons d'une vue imprenable sur le mont Gangan. Pour nous joindre : en venant de la côte, vous traversez la ville dans la direction de Mamou jusqu'à la gare routière, vous prenez à gauche la grande piste sur 1 kilomètre, puis en haut de la côte encore à gauche, vous redescendez sur 200 mètres. J'ai effectué ce trajet quatre à six fois par jour, deux années durant, en voiture ou en moto, une ou deux fois à pied ou en

¹² Médecins du Monde est présent depuis des années sur l'hôpital de Kindia. Médecins, infirmiers, logisticiens se relaient pour des séjours de quelques mois. Seule Myriam, sage-femme et nouvelle responsable, restera près de dix ans et incarnera cette mission.

¹³ Deux volontaires européens (VED) aux statuts très proches des nôtres. Stephan, un Allemand et Peter, un Hollandais.

taxi. J'en connaissais la moindre des innombrables ornières. Nous avons chacun notre itinéraire, celui de la moindre résistance, celui qui épargnait au mieux amortisseurs et lombaires.

La maison est de « style » utilitaire moderne, c'est-à-dire dépourvue de style. L'architecture est une science de nantis, il n'existe pas d'architecte en Guinée, mais seulement des maçons, plus ou moins doués. On construit simple, en béton et tôles. Comme des Lego, on empile des briques, qui forment des murs, les murs forment des rectangles que l'on couvre. Nous disposons de deux maisons contiguës. Chacune comporte une petite terrasse couverte, un grand séjour salle à manger, deux belles chambres avec salle de bains, une petite chambre et, attenante au corps principal, une maisonnette avec un garage, une cuisine et un local de réserves. Nous logeons dans la première villa. La seconde tient lieu de bureau. Les chambres de cette dernière sont destinées aux missionnaires et amis de passage. La petite chambre est close, c'est le coffre. Seul Stéphane et moi en possédons la clef, qui ne nous quitte pas. Le système a fonctionné sans accrocs jusqu'à mon départ. Le mobilier est sommaire, de facture locale. Du bois rouge taillé à la scie et cloué. Du lourd. Diallo cuisinier règne sur la première maisonnette, il dispose d'une gazinière et d'un petit réfrigérateur au gaz. Le gaz est en bonbonne, acquis à Conakry. Le froid représente notre principal luxe : nous buvons frais en toute saison. La seconde maisonnette est confiée aux gardiens. L'eau de ville et l'électricité sont rares. Le téléphone est

intermittent. La belle vie. Le jardin est beau, une rareté dans un pays où chaque propriétaire s'empresse de bétonner sa parcelle. Luxe inouï, nous soignons nos fleurs, essentiellement des hibiscus¹⁴ rouges et des cannas orangées¹⁵, plantées par un ami de LAC, Diallo pépiniériste.

Notre maisonnée comporte donc notre ami Diallo. Excellent cuisinier, musulman sérieux, il s'exprime parfaitement en français, l'écrit suffisamment pour tenir des comptes. Deux gardiens se succèdent devant notre porte, par relais de vingt-quatre heures. Nul n'ignore qu'ils dorment, mais ils attendent, théoriquement, notre retour pour s'assoupir. Sylla est un bon vivant et un grand ami de la France. Père de famille nombreuse, il sait rendre service, repasse notre linge (contre gratification), entretient le jardin, arrose, bricole, décharge nos courses. Il aime la Loire-Atlantique, les expatriés, il a toujours le mot gentil à la bouche, il rit, mais a besoin d'argent, souvent. Il n'hésite pas à solliciter nos visiteurs. Des enfants malades, des décès, beaucoup d'ennuis. Nous confierons progressivement à son fils aîné Sidiki

¹⁴ L'*hibiscus* est un genre de plantes à fleurs vivaces de la famille des *Malvaceae*. Il se caractérise par ses nombreuses fleurs rouges au long pistil jaune, qui ne durent qu'une journée.

¹⁵ *Canna indica* : plante tropicale en rhizome aux fleurs orange ou rouges, originaire d'Amérique centrale, lointaine cousine du bananier.

notre bricolage, avant que Diallo ne le forme à la cuisine. Lansana, austère et timide, ne parle qu'en soussou et sourit à toutes nos demandes. Moussa est le chauffeur. Discret, il s'occupe de la voiture qu'il lave consciencieusement à longueur d'année. Il conduit prudemment, une qualité inestimable. Nous achetons pour les deux roues de l'essence à la bouteille, dans la rue (1 000 francs le litre), aux vendeurs à la sauvette. Le Land est plus gourmand. Nous stockions des bidons de 25 litres de gazole que Moussa filtre à la main, dans une éponge synthétique. Nous abandonnerons rapidement le procédé, les stations ELF s'avérant fiables : voilà un signe tangible de progrès ! J'ai pour mission de licencier, hélas, deux autres salariés. Le premier est le secrétaire au poste peu défini, le second notre homme de confiance sur Conakry, chargé des démarches administratives et de nos emplettes.

Mardi 19 septembre : Mademoiselle Fatoumata, couturière

Une belle histoire. Moussa Dioubaté, le directeur de l'Apek Finances, me présente fièrement une de ses réussites. Il s'agit de rassurer le nouvel assistant technique. Assistant technique ? C'est le rôle actuel du Blanc, son ultime avatar. Les aventuriers sont oubliés, les colons morts, les coopérants rapatriés en métropole, vive l'assistant technique. Cet expatrié aide, conseille, écoute, oriente, traduit, explique, mais aussi contrôle. L'assistant est livré avec les fonds. L'Afrique est autonome : le chef est guinéen,

seul l'assistant est blanc. L'État guinéen a tout de même le choix entre l'assistant français, l'Américain, le Chinois... C'est juste. L'assistanat se conjugue sous différentes formes, du tout petit assistant volontaire au grand cadre très supérieur assistant de ministre.

Mademoiselle Fatoumata s'est mise à son compte en 1992 – comprenez : elle a ouvert un atelier – seule, avec une machine à coudre. Armée de son courage, elle s'est spécialisée dans la layette et le linge de maison. En 1994, un premier prêt de l'Apek de 200 000 francs lui permet d'acquérir deux nouvelles machines et d'engager des apprenties. Un nouveau prêt lui est consenti en 1995 pour cinq machines supplémentaires. Elle emploie aujourd'hui trente-sept apprenties dans deux ateliers. Ici, les apprenties paient pour apprendre un métier, 2 à 3 000 francs par mois pour une demi-journée de travail par jour. Rentable. Plus tard, les jeunes filles pourront, si elles n'ont pas la réussite de leur patronne, travailler pour leur famille et gagner ainsi quelques sous. En attendant, la famille sait où elles passent leur journée.

Mercredi 20 septembre : une capitale en bord de mer

Notre coq chante tôt. Départ à 7 h 30 pour Conakry. Le Land cale une demi-heure plus tard, filtre à gazole encrassé, à changer. La maladie est chronique. Nous voici parti pour deux heures de mécanique sur le bas-côté, car nous ne disposons pas du matériel

nécessaire. Il manque la clé de 14 et une pince à griffe, *dixit* Stéphane, pour démonter ledit filtre. Il faudra passer en force. Nous possédons les deux filtres neufs, qui ne quittent pas la caisse à outils. Quand Moussa finit les branchements, je retourne m'asseoir heureux d'en terminer. Erreur, car le plus dur reste à faire : relancer le circuit. La pompe manuelle est fatiguée. Nous perdons une heure à pomper sans succès. Pour finir, Moussa aspire le gazole pour le recracher directement dans la pompe. Efficace.

Découverte de Conakry de jour : circulation intense. La signalisation est réduite à sa plus simple expression : les feux sont morts. La géographie est limpide : la ville est bâtie sur une presqu'île qui ne compte que quelques dizaines de mètres dans sa plus faible largeur, un formidable goulot d'étranglement. Les axes principaux sont à sens variable : ils privilégient le matin le sens continent/ville et l'inverse le soir. L'embouteillage est garanti à 18 heures. Les forces de l'ordre (tout ce qui porte une tenue) ont institutionnalisé la pratique anglaise du bakchich. La présence d'un chauffeur guinéen s'avère indispensable pour négocier, aujourd'hui nous en fûmes quittes pour un simple paquet de cigarettes (pas cher ici !). Formidables inégalités entre les bidonvilles et les rares immeubles modernes. Les beaux quartiers recèlent, derrière de hauts murs, quelques magnifiques concessions, *c'est-à-dire une villa ceinturée de hauts murs, habitée par*